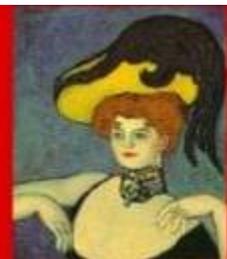


NUMERO 466

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



TÉMOIGNAGES

La France et l'Europe aux prises avec les forces occultes qui alimentent les croyances extrêmes

par Jean-Daniel Matet

Le lundi 12 janvier 2015, il était manifestement difficile de rencontrer son psychanalyste sans dire l'émotion que suscitaient les événements, la tuerie de Charlie-Hebdo et/ou celle de l'Hyper Casher, la marche à laquelle chacun avait participé dans une unanimité qui paraissait homogène au long de la journée.

Les jours suivants, des nuances se sont installées entre ceux qui privilégiaient un événement sur l'autre, ceux qui taisaient l'un ou l'autre, ceux qui finalement disaient leur différence avec Charlie et d'autres qui ne s'y reconnaissaient pas du tout. Enfin, comme cela fut déjà souligné, au bout de quelques jours l'errance de chaque sujet réapparaît, une multitude de points de vue s'affirme. Les uns sont concernés dans leur chair par des pans de leur histoire familiale, d'autres affichent une distance qui transforme rapidement l'événement le plus dramatique en banalité ordinaire promise à l'oubli.

Nous pouvons supposer que quelque chose a été durablement touché de l'indifférence de chacun au sort de tous, au point qu'il devient urgent et nécessaire de s'exprimer sur les problèmes de société qui existent pourtant depuis des décennies. Quand, dans les années 80, j'allais à la Grande Borne à Grigny pour rencontrer l'équipe de secteur infanto-juvénile (celle de Tony Lainé), nous apercevions progressivement la dégradation des conditions de vie des personnes, souvent d'origine africaine, qui vivaient là. Les services publics se sont progressivement estompés, non pas seulement par une volonté politique, mais parce que les fonctionnaires de l'État rencontraient des difficultés grandissantes à faire leur métier, voyaient leur sécurité menacée. Un vigile était à la porte du centre médico-psychologique, les réunions

dans les écoles devenaient incertaines et les gars costauds qui se trouvaient sur le seuil de chaque entrée des immeubles de ces cités ne s'occupaient que de leur sécurité concernant des trafics en tout genre puis, plus tard, faisaient la police des mœurs au nom d'un intégrisme religieux qui progressait. Qu'ai-je dénoncé, qu'ai-je fait, si ce n'est de ne pas reculer devant la poursuite du travail dans ces cités ? Sans doute pas plus que beaucoup d'autres, craindre le déclin et le dénoncer.



Je ne blâme pas les hommes politiques qui tentent de mettre des mots sur un réel pour le changer et si parfois les termes sont excessifs (ghetto, apartheid), ils disent l'intolérable d'une situation et la nécessité de mobiliser des forces pour la changer. Il faudrait s'assurer qu'il ne s'agit pas de manœuvres de communication, mais elles font partie aujourd'hui de toute ambition politique et c'est le dosage entre authenticité et cynisme qui sans doute rend le message acceptable ou au contraire insupportable quand il stigmatise ou pousse à la ségrégation.

Un homme d'origine espagnol, vivant et travaillant en France depuis longtemps, de nationalité française et engagé dans des combats syndicaux, se fait interpeller par une jeune femme originaire du Maroc, qui pointe son accent. « Tu as du sang espagnol », dit-elle. « Mais je suis français et vis là depuis longtemps, rétorque son collègue, et c'est ce qui compte pour moi ». « Ah, non ! C'est le sang qui compte », dit la jeune femme.

J'ai entendu là la rumeur de ce qui nous vient de la minorité qui s'est peu exprimée après les attentats, celle qui considère que les dessinateurs de Charlie ont, par leur blasphème, précipiter leur perte. Mettre sur un pied d'égalité le meurtre de dessinateurs et l'offense ressentie par des croyants me paraît invraisemblable. Et pourtant, cette conviction ne s'éteindra pas tant qu'elle apparaîtra comme une vérité que l'opinion commune condamne. En tenir compte au point de réprimer sa manière de dire ou de dessiner nous projette dans un monde où les forces occultes qui alimentent les croyances extrêmes nous condamnent non seulement au silence mais aussi à renoncer à ce que nous sommes, à la manière dont nous souhaitons vivre.

J'ai toujours été attentif et intrigué par le moment où se décide pour quelqu'un le choix d'un départ de la société dans laquelle il vit, pour des raisons économiques et surtout pour des exigences de sécurité. Qui peut croire qu'il est simple de s'arracher à l'endroit où l'on a ses racines, fussent-elles courtes, sa langue, ses amis, voire une partie de sa famille ? J'ai un grand respect pour ceux qui ont ainsi sauvé leur famille dans les temps criminels du XX^e siècle, j'ai un grand respect pour ceux qui cherchent à trouver la terre qui leur permet de décider de leur sort et ne pas subir ainsi celui qui les menace. L'expérience des autres ne permet pas nécessairement de déterminer sa ligne de conduite et quand il s'agit de partir, c'est toujours seul que cette décision se prend.

Il y a des pays en Europe où la nationalité est liée au droit du sang plus qu'au droit du sol. Certains croyants feraient de la religion l'instrument d'un privilège du sang sur la culture ? Dans le même temps, les pays où le droit du sol définit la nationalité sont très sollicités. Seul un système constitutionnel fort peut garantir que l'un ne prendra pas le pas sur l'autre. Pour ces raisons, l'Europe comme entité politique reste encore à construire.

Mourad et l'impossible à supporter

par David Vanhoolandt

1- *Il y a plus de 40 ans*

Mourad s'en souvient encore – *en-corps* – comme si c'était hier.

C'est un dimanche après-midi très ensoleillé, à Bruxelles, en 1974. Il a 13 ans. De retour de la piscine, dans une rue quasi déserte, il s'amuse avec son ami Youssef à jouer au foot avec une grosse boule de papier. Il entend le bruit d'une camionnette. « Merde, c'est la police ! », dit-il à Youssef. « Et alors ? », rétorque ce dernier, « on fait rien de mal ! ». Maintenant à leur hauteur, la camionnette de police freine. Trois policiers déboulent. L'un d'eux s'approche de Mourad, le prend par le bras, et le secoue : « Alors, sale bougnoule, on s'amuse ! Tu vas voir ce qui va t'arriver ! »

Mourad pense aussitôt à un fait divers récent, porté par la rumeur : un maghrébin, au corps « garni de sales blessures », avait été retrouvé mort au bord d'une autoroute belge. Tout portait à croire qu'il avait été agressé, tabassé à mort, et jeté « comme une m... ! ». Et la rumeur circulait comme quoi cette mort était le fait de la police. « Ils vont donc me tuer ! », se dit Mourad. Tandis que Youssef garde son calme, Mourad se met à pleurer, ne peut plus s'arrêter. Il voudrait parler aux policiers, comprendre ce qu'ils lui veulent, mais ils tirent les deux gamins par les bras et les foutent dans le fourgon.

Mourad ne cesse de pleurer. C'est qu'il va mourir ! C'est que les policiers, après leurs insultes, vont l'emmener loin de la ville, en rase campagne, et le lyncher à mort ! Il ne peut rien leur faire ! Ils sont armés ! C'est la Police ! Son père n'a jamais cessé de lui rappeler que la police, il fallait la respecter.

Le fait que la camionnette se dirige vers le commissariat rassure un peu Mourad, mais voilà qu'après quelques centaines de mètres, la camionnette fait demi-tour et se dirige, croit-il, vers l'autoroute. *Autoroute* ? Mourad flanche. Il crie, il hurle. Par la vitre, il tente d'alerter les passants. Les policiers se marrent : « Ne me *tueeeeeez* pas ! », « Je n'ai rien fait de *maaaal* ! » – « Ta gueule, sale arabe de mes c... ! »

La camionnette s'arrête, un policier en sort, il dépose une lettre dans la boîte d'une habitation, puis demi-tour, on se dirige vers le commissariat. Là, le commissaire, ennuyé, libère sur le champ Mourad et Youssef.

2 – *Il y a 26 ans*

« Représentants de la Loi, ces flics étaient donc hors la Loi », me dit-il. « Aujourd'hui, 40 ans plus tard, mon âme et corps sont encore empreints de cette terrible violence, réalisée, à mes yeux, par la grâce même de l'État. » — « *Par la grâce même de l'État ?* » — « C'est qu'un autre souvenir me revient, là, à cet instant. »

En 1989, raconte Mourad, j'avais été convoqué dans ce même bureau pour mon mariage, « mixte ». Mais la convocation ne précisait pas son objet. Donc, dès mon entrée dans le bureau du policier chargé de « l'enquête », je lui pose la question sur cet objet. « C'est moi qui pose les questions, pas vous ! », me répond-t-il. Moi : « Mais, monsieur... » — Lui : « Vous comprenez le français ? » — Moi : « Oui ! » — Lui : « Donc, taisez-vous ! ». Mon corps se mit, subitement, à trembler, bouillonner. Et faute, probablement, de le gifler, je me mis à pleurer comme un enfant.

Ensuite, tout en pleurnichant et en répondant à ses questions indécentes portant sur mes « manières de vivre » (religion, cuisine...), j'aperçois une affiche, apposée sur une armoire, avec ces initiales : « FN », et le slogan : « Étrangers dehors ! » Comment, m'étais-je dit, un bureau « public », étatique, garant des lois, du respect de l'autre, du lien social, pouvait-il donc permettre, autoriser cet affichage ? Et par ailleurs, les autres policiers, étaient-ils donc aussi du FN ? Comment expliquer, en effet, cette horrible publicité portée au regard de toutes et de tous ? L'État n'était-il donc pas complice ?... ».

Mourad me rappelle ensuite la loi dite *Gol* (1984), aujourd'hui abrogée, qui permettait à des communes belges de refuser l'inscription, en leur sein, des membres de la « population » dite hors Communauté Européenne (CE) au motif hygiéniste « *que l'accroissement de [cette] population étrangère dans ces communes nu[rai]t à l'intérêt public* ». « L'actuelle volonté de « mixité sociale » dans certains quartiers populaires bruxellois n'est, en ce sens, pas autre chose », ajoute Mourad, « qu'une forme délibérée de justifier cette équation sordide : populations non-CE = nuisances ».

3 – *La seule issue au racisme*

Suite aux tragédies de ces derniers jours, et surtout au texte de Jacques-Alain Miller, « L'amour de la police » (1), ces histoires de Mourad me sont revenues.

Pour lui, la psychanalyse est inconciliable avec toute forme de « communautarisme ». « *La psychanalyse est un bon remède contre la connerie raciste* », m'avait-il dit un jour. « *Elle forme en effet une possibilité inouïe offerte à chacun de rencontrer sa solitude la plus absolue.* » Ses parents étaient musulmans. Pourtant, jamais, en tant qu'agnostique, il n'a manqué de respect à leurs croyances, ni même, de peur de les heurter, n'a révélé son entrée en analyse – c'est « *mon secret* » ou « *mon jardin secret à leur égard* », m'avait-il dit. Il reprend très souvent en ce sens la formule de Sollers : « *Pas de reproches aux proches* ».

Les quelques minutes « impossibles à supporter » de son histoire, que j'ai rapidement relatées (avec sa permission), où il a été la proie, l'objet, d'une méchanceté très crue de l'Autre ont, néanmoins, résonné, et sans même qu'il le sache au départ, sur son choix, durant son analyse, d'exercer le métier d'assistant social. D'*objet* ou de *victime* de la jouissance de l'Autre, Mourad a ainsi glissé, par la grâce même d'une analyse, vers le statut éthique de *sujet* susceptible de contrer toute forme d'injustice sociale ou de racisme.

Il dit : « *Au fond, l'objet petit a, le communautarisme « raciste » l'extériorise et le subsume sous un nom : Juif, Arabe ou Homosexuel. Maltraiter ou tuer le porteur de ce nom, c'est dès lors croire en l'existence d'un rapport communautaire enfin harmonieux ou délivré du Mal, du Sale ou encore du Tordu. Ré-intérioriser cet objet, le prendre « en soi » et « pour soi », le libérer de toute nomination et être ainsi voisin de sa propre saleté ou méchanceté, pour reprendre Lacan, est la seule issue, à mes yeux, au racisme. Je n'en vois pas d'autre.* »

1 : J.-A. Miller, « L'amour de la police », [LQ 455](#)



La solution de Houellebecq

par Pierre Stréliski

Houellebecq a fait la couverture de *Charlie Hebdo* le jour même de l'attentat. Cette caricature a été peu commentée. Pourtant, revue à la lumière de la suite, elle souligne l'antagonisme de deux visions contraires : le cynisme plus ou moins ironique de Houellebecq (c'est « la vertu de l'ordre comique ») et la réaction du peuple pour la défense des libertés individuelles. Le Un tout seul de Houellebecq et le Tous ensemble du « Je suis Charlie ».



Charlie Hebdo a la manie de se payer la tête des prophètes. Commentaire de Luz accompagnant le dessin : « Les *prédictions* du mage Houellebecq ». Pas de prophétie donc, mais un oracle tout de même. Ce commentaire donnait un contrepoint ironique aux réactions médiatiques après la sortie de *Soumission* : scandaleux pessimisme, dirent les uns, apologie de l'islamisme. Tout le monde criait haro.

Pourtant, Houellebecq dit à David Pujadas au JT de 20 heures, le 6 janvier : « Un roman ne change pas le cours de l'histoire ». À la différence de certains essais peut-être, ajoutait-il, *Le manifeste du parti communiste* etc. « Ce scénario est une possibilité », dit-il, l'œil las mais le verbe précis. On pense à un autre de ses romans *La possibilité d'une île* et on se dit que oui, Houellebecq est d'abord quelqu'un qui a aimé Lovecraft et le panthéon noir de la science-fiction.

« Je ne crois pas à la thèse du renforcement, précise t-il. « Ce n'est pas la composition raciale de la population qui est en question, c'est son système de valeurs et de croyances ». Peut-être fait-il sienne la phrase de Valéry, que cite Lacan dans « Subversion du sujet et dialectique du désir » : « Que suis-je ? Je suis à la place où se vocifère que l'univers est un défaut

dans la pureté du non-être » (*Écrits*, p. 819). On connaît la suite : il y a un reste à cette grande lessive, il s'appelle la jouissance. Houellebecq ne se prive pas de s'accrocher à cet esquif pour errer moins. Mais enfin, le fond de l'affaire, c'est qu' « il y a un relativisme généralisé », et que le héros de *Soumission* file, « va au plus confortable ».

Houellebecq décrit le monde contemporain qui se défait de ses amarres symboliques traditionnelles. « À une époque plus ancienne, les gens constituaient des familles » (p. 112). Il décrit le sujet contemporain en *Un tout seul*. Mais il le laisse sans conséquences autres que cette jouissance évoquée plus haut. « Le triomphe de la végétation est totale », écrivait-il déjà dans *La carte et le territoire*. C'est « l'humus humain ».

Sa solution, c'est le neutre. « Je suis un être neutre », dit-il. Finkielkraut écrit, dans un article récent : « Le parti de Houellebecq c'est le neutre ». Houellebecq précise, dans le *Nouvel Obs* du 6 janvier : « Je capte une situation, c'est tout. Je parviens à capter parce que je n'ai pas d'a priori. Je suis neutre ».

Dans *Soumission*, François cherche vaguement à s'enfuir pour échapper aux soubresauts qui agitent le monde pendant l'élection imaginaire de Ben Abbas à la présidence de la République. Mais où ? « Il n'y a pas d'Israël pour moi », dit-il (page 112). Pas d'alya, de terre promise. Alors sa course s'arrête, il tombe en panne d'essence, et la fin de ce roman n'est qu'une longue description des effets supposés de cette supposée nomination. « Jamais je n'avais traversé de rue aussi longue, morne, ennuyeuse », écrit-il (page 228).

Le 7 janvier, c'est l'horreur qu'on sait. Houellebecq, choqué, arrête aussitôt la promotion de son roman, et retourne dans son maigre exil.

Jacques-Alain Miller parle de *l'illusion lyrique* du 11 janvier. « L'illusion lyrique », c'est le titre de la première partie du roman de Malraux *L'espoir*. On parlera plutôt en évoquant Houellebecq, en empruntant un titre à une comédie de Corneille, d'une *illusion comique*, et on se rappelle que *Le Cid* lui-même, cette grande pièce pétrie de devoirs et de choix impossibles, était qualifiée de « tragi-comédie ».

« *Soumission* est une fable » écrivait BHL. *Soumission* est une farce. « La farce, loin d'exclure la tragédie, se trouve bien ou contraire incluse en elle » (R. Dragonetti). On songe à Lacan, au *Moment de conclure* : « Mon séminaire je n'ai pas la moindre envie de le faire. [...] La vie n'est pas tragique, elle est comique. Et il est assez curieux que Freud n'ait rien trouvé de mieux que le complexe d'Œdipe, c'est-à-dire une tragédie. On ne voit pas pourquoi il a désigné d'autre chose que d'une comédie ce à quoi [on a] affaire » (*Ornicar ?*, n° 19, p. 9). Seulement, Lacan lui, il n'est pas parti. Il est resté présent jusqu'au bout, jamais neutre Ô combien !

La saveur du neutre, c'est celle des lichettes de jouissance que le sujet récupère dans une vie vide d'espoir. C'est une saveur contemporaine, comme celle des sushis que décrit si bien le héros de *Soumission* : la délicatesse chic des emballages dans lesquels ont les livres, le même type de *packaging* que chez *Vuitton* ou *Nespresso*, enferme dans un deuxième écrin le riz mou qui recouvre la crudité de la chair.



Deux post-scriptum

par Jacques-Alain Miller

Ce lundi 26 janvier 2015, à 15h 30

Je n'avais pas connaissance, au moment d'écrire ce texte, du podcast chronique d'Edwy Plenel, « Un journaliste doit être spinoziste », du 15 janvier, qui cite le même adage. J'aurai donc fait un détour par la satire avant d'en venir à l'*intelligere*. Je donne le point à Plenel. La satire, ce n'est que la version comique de la morale. Pour Spinoza, l'écueil, l'impasse, en matière politique, c'est d'abord de faire la morale aux hommes. Alors que l'on s'enivre tous les jours du sentiment du juste et de l'injuste, comment aller « par delà le bien et le mal » ? Formule de Nietzsche, qui lui aussi aimait Spinoza et son adage.

Je ne résiste pas au plaisir de citer le début du *Traité politique* de Spinoza (voir ci-dessous), cueilli chez Wikisource. Et puisque je suis ici à Médiapart, je voudrais dire comme j'apprécie l'analyse de Christian Salmon sur Mai 68 versus 11 janvier. J'ai lu aussi l'entretien de Carine Fouteau avec les présidents de l'Union des Etudiants juifs de France. Juif spinoziste, je n'imaginai pas que les choses en étaient à ce point en France pour mes frères fidèles à la tradition. Devrons-nous porter l'étoile de David par solidarité ? - comme cette famille hollandaise dont parlait récemment *The Times of Israël* (voir ci-après).

Spinoza

C'est l'opinion commune des philosophes que les passions dont la vie humaine est tourmentée sont des espèces de vices où nous tombons par notre faute, et voilà pourquoi on en rit, on en pleure, on les censure à l'envi ; quelques-uns même affectent de les haïr, afin de paraître plus saints que les autres. Aussi bien ils croient avoir fait une chose divine et atteint le comble de la sagesse, quand ils ont appris à célébrer en mille façons une prétendue nature humaine qui n'existe nulle part et à dénigrer celle qui existe réellement. Car ils voient les hommes, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils voudraient qu'ils fussent. D'où il est arrivé qu'au lieu d'une morale, le plus souvent ils ont fait une satire, et n'ont jamais conçu une politique qui pût être réduite en pratique, mais plutôt une chimère bonne à être appliquée au pays d'Utopie ou du temps de cet âge d'or pour qui l'art des politiques était assurément très-superflu. On en est donc venu à croire qu'entre toutes les sciences susceptibles d'application la politique est celle où la théorie diffère le plus de la pratique, et que nulle sorte d'hommes n'est moins propre au gouvernement de l'État que les théoriciens ou les philosophes. — *Traité politique*, I, 1

Nietzsche

Je suis très étonné, ravi ! J'ai un précurseur et quel précurseur ! Je ne connaissais presque pas Spinoza. Que je me sois senti attiré en ce moment par lui relève d'un acte "instinctif". Ce n'est pas seulement que sa tendance globale soit la même que la mienne : faire de la connaissance l'affect le plus puissant - en cinq points capitaux je me retrouve dans sa doctrine ; sur ces choses ce penseur, le plus anormal et le plus solitaire qui soit, m'est vraiment très proche : il nie l'existence de la liberté de la volonté ; des fins ; de l'ordre moral du monde ; du non-égoïsme ; du Mal. Si, bien sûr, nos divergences sont également immenses, du moins reposent-elles plus sur les conditions différentes de l'époque, de la culture, des savoirs. *In summa* : ma solitude qui, comme du haut des montagnes, souvent, souvent, me laisse sans souffle et fait jaillir mon sang, est au moins une dualité. - Magnifique ! — *Lettre à Franz Overbeck, Sils-Maria, le 30 juillet 1881, trad. David Rabouin*

Porter l'étoile de David par solidarité avec les Juifs

Face à la montée de l'antisémitisme aux Pays-Bas, les membres d'une même famille ont décidé de porter une étoile de David pour montrer leur solidarité avec la communauté juive de leur pays.

Theo Klopstra et Gerja Warner, qui ne sont pas juifs, ainsi que leur fille ont décidé de porter l'étoile de David en public parce qu'ils ont « honte de ce qui se passe dans leur pays. »

Lorsque Warner a remarqué la légère hausse des événements antisémites, elle a commencé à se mettre en colère. Elle a déclaré au *Times of Israël* que certains membres de la communauté juive enlèvent la mezouza [parchemin fixé à la porte, généralement dans un boîtier] de leurs portes et enlèvent également leurs couvre-chefs en public.

Aux Pays-Bas, une société généralement très tolérante, ce type de discrimination contre un peuple spécifique rend la famille Klopstra furieuse. Les Juifs, dit Warner, « ont une histoire si difficile ayant été chassés, maltraités, et même assassinés pour pouvoir vivre ici. »

Les Pays-Bas ont connu une augmentation de 23 % des attaques antisémites depuis 2012, selon le Centre d'information et de documentation sur Israël (CIDI). En septembre, un Juif portant une kippa a été qualifié de « cancer juif » et s'est presque fait écraser par un homme sur une moto. Des incidents similaires, tels que le vandalisme des sites juifs et les messages Twitter haineux, sont aussi plus fréquents qu'avant.

Faute de communauté juive locale, la famille Klopstra a acheté ses colliers ornés de l'étoile à six branches dans une synagogue d'une ville voisine.

Aux Pays-Bas, la communauté musulmane représente 6% de la population totale, juste derrière la France qui en compte 7,5%. Les supporters néerlandais de l'État islamique ont défilé à l'appui des citoyens de Gaza et du Hamas pendant l'été, en plein conflit à Gaza.

«Je dois vous dire que nous ne sommes pas des chrétiens born-again avec une affection

étrange pour votre pays, » a déclaré Klopstra au *Times of Israël*. Au lieu de cela, la famille assure qu'elle est soucieuse de changer un récit destructeur et antisémite, véhiculé par les médias européens.

«Si demain un idiot vient dire que le virus Ebola a été fait par Israël, beaucoup de gens y croiront», a déclaré Klopstra.

En portant leurs colliers avec fierté et en répondant aux questions des curieux, la famille Klopstra espère accroître la tolérance pour les minorités et aider à lutter contre la montée d'un sentiment antisémite dans leur pays.— *The Times of Israël*, Joëlle Millman, 19 novembre 2014

Second post-scriptum, ce lundi 26 janvier 2015, à 22h

Cet homme est partout ! Comme le furet du bois joli ! Comment a-t-il fait, mon ami Bernard (Bernard-Henri Lévy), pour se retrouver jeudi dernier, après Krishnamurti et Elie Wiesel, à pérorer devant l'Assemblée générale de l'ONU ? [texte publié dans La Règle du jeu en ligne]. Et comment a-t-il fait pour charmer ce parterre d'Excellences ?

La réponse n'est pas difficile : il use d'une belle prose française, sonore, cadencée, oratoire, euphonique, et il décoche une série d'arguments bien pensés, acérés, merveilleusement ajustés, dignes des plus grands avocats : Démosthène peut-être, plus que Cicéron. Tout simplement, il parle vrai. J'admire en particulier la quatrième partie de son discours, quand il énumère en un tournemain les quatre strates successives de l'antisémitisme *After Death* : antisémitisme chrétien ; antisémitisme des Lumières ; antisémitisme positiviste ; antisémitisme socialiste. Chacune de ces époques, il l'incarne dans une figure, qu'il fait parler. J'aime qu'il leur mette dans la bouche une phrase, une seule, si bien calibrée qu'elle peint tout entier leur système de pensée. Foucault savait faire ça. C'est du grand théâtre des idées. C'est fort. C'est « trapu », comme nous disions jadis à l'École normale, autour d'Althusser, pour célébrer un beau « pex » (exposé) bien fondé.

Je me permets une seule réserve, quand BHL en vient au présent. Je trouve un peu compliquée sa déclinaison de trois énoncés visant Israël. À mes yeux, il n'en est qu'un qui vaille. À savoir : les Juifs ont volé sa terre au peuple palestinien, et il s'agit qu'ils la lui rendent. Mais laissons. J'y reviendrai un jour.

À vrai dire, ce que j'admire peut-être le plus chez Bernard, c'est l'aise avec laquelle il s'adresse à ces sommités, à ces maîtres du monde, le respect avec lequel il les traite, le sérieux, le tact, et l'exquise politesse qu'il y met, sans du tout affadir son propos. Je me sais pour ma part un incorrigible « gauchiste », qui, à la place de notre orateur – et c'est bien pourquoi, plus le manque de talent, bien sûr, je n'y prétends pas - penserait au « dîner de têtes » de Prévert, grand ami de ma belle-mère Sylvia, ferait des grimaces, et serait incongru. « La plus noble conquête de l'homme, c'est le cheval, dit le Président... et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là . » N'est-ce pas d'actualité ?

Bon. *Intelligere* sans rigoler, je n'y suis pas encore. BHL et Plenel sont l'un et l'autre bien plus avancés que moi dans la carrière du spinozisme. Le malheur est qu'ils ne s'entendent pas. Comment se fait-il ? Y aurait-il de l'eau dans les gaz de la Raison ? Pis, de l'*Amor intellectualis Dei* ? Si je puis dire.

PICA-PICA MÉDIAS

el-nacional.com, 24 janvier 2015

Edgar Cherubini : "Todo está perdonado"

Sabemos que sin el arrepentimiento no tiene sentido el perdón. El acto de perdonar no tiene sentido si el culpable no lo pide. Jacques-Alain Miller, psicoanalista lacaniano francés, interpretó la portada ("Todo está perdonado") de esta manera: "(...) sin declaración de causa, como de la nada, como Mane, Tekel, Parsin. Es hermosa (la frase) pero es una ilusión cristiana o de la izquierda cristiana, pretender que el Islam proceda a arrepentirse". Para entender la críptica frase de Miller, hay que remontarse a la pintura de Rembrandt (1635) "La fiesta de Baltazar", que captura en forma magistral la expresión de miedo del rey ante la sorprendente aparición de las palabras "Mane, Tekel, Parsin", escritas por la mano de Dios en una de las paredes de su palacio. Es una expresión que denota una desgracia inminente y hace referencia al pasaje bíblico del libro de Daniel, en el cual profetiza la invasión y caída de Babilonia luego de interpretar lo premonitorio de su significado y la inminente catástrofe.

The New York Times, 26 janvier 2015

Paul Krugman : Ending Greece's Nightmare

Still, in calling for a major change, Mr. Tsipras is being far more realistic than officials who want the beatings to continue until morale improves. The rest of Europe should give him a chance to end his country's nightmare.

COURRIER

Katia M. : Une fille bien

Sympathique, la quarantaine, bobo parisienne, en analyse depuis plusieurs années, de famille bien sous tous rapports, bien française, bien pensante, la voilà qui explique s'être fâchée avec Sarah, son amie juive, qui est vraiment insupportable depuis ce mois de janvier. Et de quel droit, dit-elle, elle qui n'a pas perdu un seul grand-parent dans les camps, peut-elle nous enquiquiner avec sa peur de rester en France, elle dont les parents ont un appart à Tel-Aviv uniquement pour se dorer la pilule ? Ils nous emm... décidément tous ces juifs ! - Frisson, pour moi, lors de cet épisode d'antisémitisme ordinaire. Les langues se délient.

J.-A. Miller : Opinion

Vive la Grèce ! Périclès ferait maintenant du Lula, non du Chavez.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [catherine lazarus-matet](#), [jacques-alain miller](#),
[eve miller-rose](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

diffusion [éric zuliani](#)

▪designers [victor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahooogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [éric zuliani](#)

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : [Florencia Shanahan](#) et [Anne Béraud](#)

▪EBP-Veredas@yahooogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : [patricia badari](#) ▫ traduction lacan quotidien au brésil : [maria do carmo dias batista](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.